



La « victoire » de Daniel Pearl

La veuve du journaliste assassiné parle de sa vie d'homme libre et de sa mort courageuse.

De New York où elle vit, Mariane Pearl n'est pas venue seule. Adam, leur garçon, âgé aujourd'hui de 17 mois, l'accompagne. Il est né après la mort de son père, à la maternité des Lilas à Paris, au grand regret de Colin Powell, le secrétaire d'Etat américain : « Si vous accouchez en France », avait-il lâché en guise de boutade à la future maman, « votre fils ne sera jamais président des Etats-Unis ! » Sera-t-il journaliste ? « Inch Allah », répond la jeune femme, rayonnante de sérénité. Comment a-t-elle tenu ? Comment tient-elle ?

« Je n'ai pas épousé un héros »

Ses larmes, que les télévisions du monde entier ont traquées sur son visage, elle ne les leur a jamais offertes, même à Karachi lorsqu'elle attendait dans l'angoisse un geste des ravisseurs de Daniel Pearl. Pour ne pas « nourrir » le monstre médiatique, comme elle dit. Par crainte que l'on réduise leur histoire à un « conte pour les chaumières » : « beau mari pris en otage et femme enceinte désespérée ».

C'était en janvier 2002. « Danny », directeur du bureau de l'Asie du Sud pour le Wall Street Journal, enquêtait sur les liens entre Robert C. Reid, l'homme aux « semelles explosives », lié à Al-Qaïda, terroriste manqué du vol Paris-Miami et un prédateur fondamentaliste, Cheik Moubarak Ali Shah Gilani. Rendez-vous avait été pris, croyait-il, avec ce guide spirituel dans la mégapole pakistanaise, « capitale de la haine aveugle et du militantisme violent ». Daniel Pearl n'en est pas revenu, décapité au couteau par ses géoliers face à un caméscope, le corps découpé en dix morceaux.



Mariane Pearl s'est interdit la colère, trop « paralysante ». Photo AFP

Mariane Pearl, qui a été journaliste à RFI, décrit l'insupportable dans un livre sans pathos (1) : « Il ne s'agissait nullement pour moi d'une thérapie », insiste-t-elle. Bouddhiste, elle s'est interdit la colère, qui devient vite « paralysante ». Elle lui préfère l'action, et le défi, celui qu'elle lance à travers les pages. « Je n'ai pas épousé un héros », précise-t-elle. Une manière de répliquer à ceux qui reprochent à « Danny » de l'avoir « bien cherché ». Le portrait qu'elle trace n'est pas celui d'un baroudeur, mais d'un « homme libre et humble », qui ne représentait ni un pays, ni un drapeau, qui était seulement en quête de vérité. C'est pourquoi elle parle, au risque du paradoxe, de « victoire », une victoire « amère mais définitive » : « Ses meurtriers ont essayé de le réduire à un symbole : un juif, un Américain. Mais les gens ont perçu, d'une façon mystérieuse, aussi bien son côté gentiment dans la lune

qu'à son grand talent de journaliste. Ils lui ont été reconnaissants. Ils ont senti quel merveilleux ami, à l'esprit généreux, il pouvait être », dit-elle.

L'ordinateur de Kaboul

Au contraire de Bernard-Henri Lévy qui a eu « l'arrogance » d'imaginer les ultimes pensées de son mari, et a émis, sur ce rapt, des hypothèses (2), elle s'en tient aux faits. Et pose des questions. Même si quatre condamnations, dont une à mort, ont été prononcées, l'assassinat barbare de Daniel Pearl comporte encore des zones d'ombre. Quel a été le rôle exact de l'ISI, les services secrets du Pakistan ? Pourquoi un ex-officier de cet organisme a-t-il retenu le principal suspect alors qu'il était recherché ? Qui sont les véritables commanditaires ? Daniel Pearl n'a-t-il pas payé la remise par le Wall Street Journal à la CIA, d'un ordinateur retrouvé à Kaboul et qui contenait des informations sur Al-Qaïda ? Qui a acheté la caméra vidéo ? Comment est sortie la cassette de l'exécution, diffusée sur Internet depuis l'Arabie saoudite ? Mariane Pearl, fille d'une Cubaine et d'un Hollandais, reprend le flambeau que lui tend par-delà la mort « Danny », dont la mère est née à Bagdad et le père en Israël. Elle sourit. « Quoiqu'il arrive, ne perd jamais ton sourire, okay ? », lui disait-il souvent.

Michel VAGNER

(1) « Un cœur invaincu, la vie et la mort courageuses de mon mari Daniel Pearl », de Marianne Pearl, Plon, 312 pages, 20 €.

(2) « Qui a tué Daniel Pearl ? » (Grasset).